

**« Il faut vivre avec les primitifs
pour les comprendre de l'intérieur. »**

Car l'indigène n'est pas un compagnon normal pour le Blanc, et après avoir travaillé avec lui plusieurs heures durant, regardé comment il cultive ses jardins, écouté le récit de quelque fait folklorique, discuté de ses coutumes, vous avez une envie bien naturelle de retrouver un de vos semblables, (...) vous partez pour une promenade d'une heure ou deux, et au retour vous recherchez tout normalement la société des indigènes.

Bronislaw Malinowski,
Les Argonautes du Pacifique occidental, 1922

L'image première, spontanée, de l'ethnologue en action, est celle d'un chercheur habillé ou « déshabillé » en costume local en train d'assister à une cérémonie ou à une activité quelconque au milieu des personnes qu'il étudie ou observe et qui cherche, semble-t-il, à se faire passer pour l'une d'entre elles. Une expression anglaise est d'ailleurs souvent évoquée (« *To go native* ») pour désigner les ethnologues (mais pas seulement eux) qui se laissent aller à vivre comme les « sauvages » ou comme *des* sauvages au point de s'installer sur le terrain pour des séjours de très longue durée (plusieurs années) et même d'y prendre « une épouse locale » malgré les interdits qui peuvent porter sur ce genre de comportement.

La cause semble donc entendue : l'ethnologue n'exerce sa réflexion que s'il vit non seulement dans la société qui est l'objet de sa curiosité professionnelle, mais plus encore s'il partage concrètement la

vie quotidienne de ses membres (ou du moins de certains de ses membres). Mais vivre *avec* les gens n'implique pas de vivre *comme* eux. Si en matière d'habitat ou de nourriture, il n'est probablement guère possible de faire autrement, il est évident qu'aux plans social, familial ou encore religieux cela n'a pas beaucoup de sens. L'ethnologue reste par conséquent à part, s'efforçant de respecter et d'accepter le jeu social et culturel de ses interlocuteurs.

Pourtant, l'idée anthropologique qu'il faille pratiquer *Le Regard éloigné* (titre d'un recueil d'articles de Cl. Lévi-Strauss paru en 1983) est semble-t-il ici prise en défaut, puisque c'est au contraire l'intimité et l'intégration culturelle qui semblent gages de la réussite d'une enquête. Il s'agit là d'une situation d'autant plus paradoxale que certains ethnologues et anthropologues étudient aujourd'hui leur propre société. Du coup, l'altérité sociétale, culturelle ou même sociale, ne peut plus être le seul critère de définition scientifique et professionnelle de la discipline. Cl. Lévi-Strauss dans son article « J.-J. Rousseau, fondateur des sciences de l'Homme » (1962), avait cité une phrase de ce dernier, tirée de son *Essai sur l'origine des langues*, qu'il a transformée en quasi-devise de l'anthropologie : « Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l'Homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d'abord observer les différences, pour découvrir les propriétés. »

Mais la distance socioculturelle entre l'observateur et les observés est une chose, le recueil immédiat des données sur place en est une autre. Dès le XVIII^e siècle, Rousseau (dans la fameuse note 10 du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité entre les hommes*) ou encore, au tournant du XIX^e siècle, les penseurs de la Société des observateurs de l'Homme

(dont J.-M. de Gérando dans ses *Considérations*) pensent que la meilleure manière de procéder à ces enquêtes serait de les confier à des philosophes, les « intellectuels » étant par définition considérés comme libres des préjugés qui dévalorisent d'emblée tous les récits de voyage disponibles. L'observateur reste néanmoins un visiteur de passage qui se contente de noter ce qu'il croit voir et comprendre ou ce que des intermédiaires et traducteurs, souvent intéressés, lui expliquent à leur façon.

Dès le dernier quart du XIX^e siècle, des anthropologues américains, britanniques ou allemands s'installent chez les « indigènes* » – Indiens américains ou Inuits, populations lointaines des îles Andaman ou du détroit de Torres, aborigènes* d'Australie ou Papous de Nouvelle-Guinée – et obtiennent leur collaboration pour la collecte d'objets à destination muséographique, pour l'enregistrement des généalogies de parenté, de traditions orales ou encore pour obtenir des informations sur tous les aspects de la vie quotidienne, rituelle, politique ou économique. L'historien G. W. Stocking Jr. décrit bien l'évolution de B. Malinowski de sa position de « *armchair anthropologist* », comme on a appelé les premiers ethnologues (littéralement « anthropologue de salon ou de cabinet »), à celle du chercheur qui pratique directement le terrain, le « *fieldwork* ». « L'anthropologue assis dans un fauteuil » se trouve d'abord sur la véranda de la maison d'un fonctionnaire, d'un planteur ou d'un missionnaire blanc, installé à quelque distance du village, et il y reçoit et y interviewe les indigènes ayant répondu à son invitation, qui est le plus souvent une convocation officielle. Puis l'ethnologue s'installe plus près de son terrain, d'abord à quelques dizaines de mètres à la périphérie du village, puis au cœur même de ce dernier.

Jusqu'au début du XX^e siècle, la quasi-totalité des anthropologues et ethnologues laissaient à d'autres qu'eux (voyageurs et coloniaux) le soin de l'observation et de la collecte documentaire. Même M. Mauss pense encore en 1913 que les administrateurs et militaires français, qui restent longtemps sur place, sont suffisamment compétents et bien acceptés par les populations pour recueillir des données fiables pour les ethnologues !

B. Malinowski est le premier à avoir véritablement théorisé la nécessité épistémologique de la pratique personnelle du terrain par l'ethnologue lui-même dans *Les Argonautes du Pacifique occidental* (1922), qui relate ses terrains aux îles Trobriand au large de la Nouvelle-Guinée entre 1915 et 1918. L'enquête de terrain devrait être en quelque sorte une observation participante. Bien que cette expression ait été inventée dans les années 1920 ou 1930 par des sociologues ethnographes de l'École dite de Chicago (Malinowski ne l'aurait jamais employée lui-même), elle reste jusqu'à aujourd'hui la bannière même de l'ethnologie. Pour citer C. G. Seligman, anthropologue britannique, l'un des précurseurs de l'enquête de terrain en Nouvelle-Guinée au début du XX^e siècle et l'un des professeurs de Malinowski : « La recherche de terrain est à l'anthropologie ce que le sang des martyrs est à l'Église ! » Mais cette opération logistique, topographique, diplomatique et ethnologique n'est possible et rentable que parce que la conception du terrain a également changé : il faut pouvoir parler la langue locale, mener les entretiens sans traducteur afin de pouvoir saisir directement les manières de s'exprimer, de penser et d'expliquer la vie sociale des interlocuteurs « primitifs ».

La modernisation et la mondialisation progressive des terrains ethnographiques les plus reculés depuis un

demi-siècle vont d'ailleurs considérablement changer la donne, puisque c'est le visiteur d'origine occidentale qui devient le modèle à imiter et à valoriser. Quant à l'ethnologie du chez soi (le « *homework* », le travail à domicile comme disent les anglophones en opposition au « *fieldwork* »), elle peut poser les mêmes problèmes d'adaptation sociale, d'âge ou encore de conditions de vie. Comme le soulignait symboliquement l'objection d'un de ses professeurs rapportée par J. Passaro à propos de sa propre recherche doctorale sur les SDF new-yorkais au début des années 1990 (recherche qui n'impliquait pas de se faire passer pour un SDF en vivant avec et comme eux) : « Vous n'allez quand même pas prendre le métro pour aller sur "le terrain" ! »

Toutefois, un nombre important d'ethnologues ou d'ethnographes sociologues (c'est l'expression adoptée par les sociologues partisans d'une enquête de terrain menée selon les principes de l'observation participante comme S. Beaud, M. Pialoux ou encore F. Weber) valorisent cette approche. Elle est parfois conduite à son terme dans une espèce de participation observante où le chercheur prend carrément la place d'un des acteurs du champ qu'il étudie (ouvrier dans une usine, infirmier ou brancardier dans un hôpital, caissière dans un supermarché, aide-soignante dans une maison de retraite ou encore supporter de l'Olympique de Marseille). Comme le Dieu d'un chant de gospel, aujourd'hui, l'ethnologue tient littéralement le monde entier entre ses mains.

Les Yanomami : un terrain d'expérimentation ?

La plupart du temps, ce sont les ethnologues qui dénoncent publiquement le sort tragique fait aux populations qu'ils étudient. Il est bien plus rare que les ethnologues soient critiqués pour leur comportement sur le terrain. C'est pourtant le cas de l'anthropologue américain Napoléon Chagnon, spécialiste des Yanomami, Indiens du Venezuela (et du Brésil). Sa très célèbre monographie de 1968 (probablement le plus gros best-seller de la discipline, qui lui aurait rapporté 1 million de dollars de droits d'auteur !) les traitait de peuple féroce. À l'époque, certains anthropologues avaient accusé Chagnon de dépeindre un peuple guerrier et violent afin de valoriser par contrecoup ses propres exploits ethnologiques de terrain. En effet les Yanomami ont été étudiés par de nombreux chercheurs dont les Français B. Albert et J. Lizot. Ce dernier, disciple de Lévi-Strauss, les avait décrits plutôt comme un peuple accueillant à la violence seulement sporadique.

En 2000, le journaliste américain Patrick Tierney publie le résultat d'une longue enquête (traduite en français en 2002) sur les recherches de Chagnon et d'un généticien, James Neel, avec lequel il avait collaboré sur le terrain. Tierney accuse d'abord ce dernier d'avoir contribué à répandre une épidémie de rougeole et de ne pas avoir respecté les principes éthiques élémentaires d'une recherche biomédicale. Ses accusations à l'encontre de Chagnon sont plus nombreuses : extorsion du nom des personnes décédées, projet de création d'une réserve privée pour les étudier tranquillement, etc. Cet ouvrage souleva une tempête médiatique et scientifique et une prise de position alambiquée de l'Association américaine d'anthropologie.